

THE AGE

DU MÊME AUTEUR

Dead girls, Buchet/Chastel, 2006.

NANCY LEE



THE AGE

Traduit de l'anglais (Canada)
par Sarah Gurcel

BUCHET • CHASTEL

Titre original :
The Age
© Nancy Lee, 2014

Et pour la traduction française

© Libella, 2016
7, rue des Canettes, 75006 Paris

ISBN : 978-2-283-02809-4

La fin du jour s'embrase. Broyé par un étai de nuages sombres, le soleil n'est plus qu'une tache rouge à l'horizon. Gerry fonce sur son vélo de course, loin de son assiette encore à moitié pleine et du bavardage indiscret de sa mère, le long des pavillons de banlieue et de leurs grandes pelouses. Elle plisse les yeux pour distinguer l'entrée du parc, baisse la tête et force la résistance de ses genoux, les hanches levées pour mesurer le va-et-vient du tube supérieur.

La lumière déclinante joue des tours, recouvre de laque les montagnes et change en miroirs les haies et les plaques d'asphalte. Une fois dans le parc, Gerry file en roue libre, laisse les graviers la ralentir tandis qu'elle secoue les bras et ravale la sensation que son pouls bat jusque dans sa gorge. Elle dépasse de vieux messieurs portant bretelles et manches retroussées, penchés sur leur jeu de boules. Ils font claquer leur langue, aguichés par ses cheveux au vent et son jean cigarette. Des garnements de papis, aveugles à ses baskets montantes pleines de terre et à sa veste de treillis râpée. Elle sort sa casquette de sa poche arrière et enroule la masse de ses cheveux pour les glisser dessous. Les vieux grognent leur déception.

Le crépuscule monte de l'herbe humide. En contrebas du sentier, près de la piste des joggeurs, une bande de garçons s'est rassemblée à l'ombre longue des saules pleureurs. Tout en pédalant, Gerry les surveille du coin de l'œil. Ils boivent des bières à la bouteille, poseurs, au milieu des bicross éparpillés, et leurs silhouettes musclées se découpent en pictogrammes coléreux. Ils ont quitté le lycée, mais n'ont pas trouvé de travail. Alors ils sillonnent le parc dans leurs jeans neige et leurs blousons à cols de cuir, fument des joints, plantent leurs canifs dans les tables à pique-nique. L'un deux dresse son majeur devant ses lunettes noires façon Tom Cruise dans *Risky Business* et crie : « Prends une photo, pédé, ça dure plus longtemps. » Cheveux gras, lèvres épaisses, sourire malsain, il est allongé, les jambes écartées en guise d'invitation. Elle mesure mentalement la distance, entre eux et leurs vélos, entre le point où elle se trouve et la sortie, accélère, prête à les dépasser à pleine allure, puis, déviant son pneu arrière au dernier moment, les arrose d'un jet de graviers et écoute la mitraille atteindre sa cible.

– Je vais te faire la peau, espèce de petit connard ! crie l'un d'eux.

Mais elle est déjà loin. Quelque part derrière elle, une bouteille de bière s'écrase contre un arbre.

Sous le crépitement des réverbères, elle longe les fenêtres éclairées de maisons où la mère range la cuisine tandis que le père replie son journal devant la télé. Elle connaît leurs filles, des gamines insipides qui la bousculent dans les couloirs de l'école avec des regards sans réplique. Des jeunes filles modèles aux carrés impeccables et aux sourires glacés, barbes à papa sur barbelés. Des rockeuses aux yeux vitreux qui puent la cigarette, le chewing-gum et la poudre blanche, leurs sacoches

dégoulinantes de plumes et de pattes de lapin. Barricadées dans leur chambre, armées de bombes de mousse coiffante et de laque, elles se creusent la cervelle comme on agite une boîte de Tic-tac, monopolisent les lignes téléphoniques, se compilent des cassettes et infligent une branlette à leur petit ami avant de faire leurs devoirs.

La tête de Gerry en est pleine, de ces filles. Toujours. Omniprésentes, papillonantes. À l'école, elles s'agglutinent près des casiers, poussées les unes vers les autres, mais jamais vers elle. Gerry se force, intraitable, à les ignorer. Quand elles verront son visage au journal télévisé, là ça vaudra le coup de les imaginer bouche bée.

Les fenêtres ne sont plus que des taches jaunes. Elle accélère, entame un compte à rebours mental, imagine le sifflement des missiles, la destruction de la ville, les maisons qui flambent comme du balsa, la moindre particule transformée en enfer. Elle fonce dans la descente, abandonne ces filles sans intérêt et le bruit du brasier qui les consume.

À part le stroboscope bleu de la télé, derrière la fenêtre du séjour, la maison de Megan est aussi sombre qu'immobile. Gerry se demande si le père de Megan s'est encore endormi dans son fauteuil, costume froissé, chaussures cirées. Elle contourne les buissons jusqu'à la fosse septique à demi entermée, retrousse ses manches et explore à tâtons la surface rouillée en quête d'une prise qui ne lui entaillera pas la main. Elle se hisse tant bien que mal, se retrouve à genoux sur le métal qui ploie, et pousse jusqu'à la fenêtre, les bras râpés par le stuc incrusté de bris de verre, le rebord à hauteur de clavicule. Elle cligne des yeux, attendant qu'ils s'ajustent à l'obscurité de la chambre.

Le corps de Megan tout entier s'offre à la vue : le V de ses jambes ouvertes, le triangle de sa toison pubienne, les courbes en demi-lune de ses seins. Sa tête rasée reste cachée sous la fenêtre. Ian est allongé sur le ventre, torse nu, les bras autour des cuisses de Megan, le visage enfoui. Megan remue les hanches en lents cercles subaquatiques qui font frissonner Gerry.

Celle-ci imprime le même mouvement à ses propres hanches et rejette la tête en arrière comme elle imagine Megan en train de le faire. Dans son bas-ventre, des muscles secrets s'agitent et se contractent. Le balancement fait rouler des saletés sous sa basket et voilà que son pied commence à glisser, lentement, tranquillement. Elle fait un pas en arrière pour se stabiliser, mais ne rencontre que l'air, immatériel et perméable. Tandis qu'elle bascule, ses doigts tentent d'agripper le rebord, sa main bat le vide, quelque chose lui lacère le poignet. Le sol claque contre son dos.

Elle ouvre les yeux sur le crépuscule crasseux, les herbes hautes et la tête penchée des pissenlits. Un sanglot s'amorce et se dissout. Elle roule sur le flanc, tente de respirer normalement. Quand elle parvient enfin à s'asseoir, elle voit du sang, un mince filet sombre le long de la lame blanche de son bras.

Gerry trouve toujours le séjour de Megan étouffant, comme une main sur son visage, d'une chaleur qui naît sous ses chaussettes, dans les bourres de la moquette, puis monte empoisonner l'air. Accroupie devant Clem, elle tente d'accrocher son regard ; elle lève le poignet, exhibe son pansement de fortune, une liasse de serviettes en papier maintenues par du ruban adhésif. Elle désigne un petit point où filtre du sang. Clem garde les yeux rivés à l'écran derrière elle. Les blessures de Gerry ne l'intéressent pas.

Elle entend dans son dos le vacarme du bandit manchot géant de *The Joker's Wild*. Elle déteste les jeux télévisés, voudrait bien voir le journal, en savoir plus sur ce deuxième navire de guerre soviétique dans l'Atlantique Nord, mais Clem hurle chaque fois qu'on change de chaîne. Alors Gerry examine plutôt les cratères et les sillons de sa peau. Son expression semble parfois creusée dans l'argile, parfois sculptée dans le cuir ; aujourd'hui, elle est dessinée sur du papier. Gerry n'aurait besoin que d'une gomme pour le faire disparaître.

– Gerry la Souris !

La voix de Ian la fait sursauter. Il se tient dans le couloir, torse nu, tee-shirt à la main. La boucle de sa ceinture ouverte

pendouille. Un fin ruban de poils part de son nombril pour plonger dans son jean. C'est une insulte que cette demi-nudité, une provocation.

Gerry fait la moue, elle s'en fout.

- M'appelle pas comme ça.
- Je suppose que c'était toi, tout ce boucan.

Il passe les bras dans son tee-shirt, offre un bref aperçu d'aisselles en bataille. Gerry grimace.

- Ça m'étonne que t'aies entendu, avec la bouche pleine.
- Jalouse ?
- Lark aura de quoi, elle.

La lumière de la télé découpe des formes dans les yeux vitreux de Clem. Gerry attend que Ian sorte.

- Putain, mais lâche-moi avec ça, et je déconne pas.

Il donne un coup de pied dans l'encadrement de la porte pour enfoncer le clou. Elle l'ignore.

Elle a beau scruter le visage de Clem, elle ne trouve pas trace du jeune homme qu'il a été. Rien à voir avec la microfiche de la bibliothèque, les journaux radiographiés : un visage pointu, de grosses lunettes, des cheveux bouclés coiffés haut sur l'avant du crâne. Clem a purgé une peine de vingt-cinq ans pour la mort d'un sans-abri qui dormait sous une caravane de chantier, sur le site de construction d'un barrage. Il a pris le maximum parce qu'il a refusé de donner les noms des autres activistes, un détail qui, dans l'esprit de Gerry, le sépare du borbier délétère du reste des adultes.

Elle se demande si le mort a hanté Clem, si ça explique ses cheveux blancs et son expression médusée, ou bien si la prison suffit à vous faire ça, si elle-même pourrait être envoyée derrière les barreaux jeune fille et en ressortir vieille femme diminuée.

Megan devra bientôt mettre Clem en maison de retraite. Même si Gerry avait le courage de le lui dire, il ne comprendrait pas. Elle pose ses doigts sur le poignet parcheminé et retient son souffle pour sentir le frémissement du pouls.

Elle les trouve tous les quatre attablés à la cuisine ; Andri récapitule les essais du week-end dans la ferme de famille de Michelle. Gerry se glisse sur la chaise à côté de lui, ramène ses pieds contre elle et tente d'imaginer Andri et Michelle, qui est enceinte, affublés de blouses blanches et de lunettes de protection, en train de noter les résultats sur des écritoires à pince tandis que des choses explosent. Quelles choses ? Elle n'en sait trop rien. Andri tripote un tube de pastilles pour la gorge, déchire l'emballage aluminium en languettes précises, s'embarque dans des explications alambiquées à base d'effet trajectoire, de force gravitationnelle et de conservation de la quantité de mouvement. Son accent rugueux d'Europe de l'Est s'étouffe dans sa barbe. Gerry comprend le sens des mots, mais pas ce qu'ils signifient mis bout à bout.

Depuis l'autre côté de la table, Ian la fixe d'un air furi-bond ; il bascule sa chaise vers l'arrière, arrachant aux joints de métal un couinement pathétique. Pour éviter son regard, Gerry observe Megan qui plie le linge et pince de ses longs doigts les coutures des chemises de Clem. Son profil rappelle à Gerry les statues antiques de ses livres d'école : des traits de marbre durs qui s'effilent jusqu'au moelleux des lèvres. Son crâne rasé est une tentation permanente, esquisse de fourrure, velours. Gerry frotte ses mains sur son jean, soulagée par la friction.

Tandis qu'Andri parle, Michelle marque son approbation d'un hochement de cheveux bleu noir. Deux rubans de racines

ambrées émergent du socle pâle de sa tête. Gerry se sent protégée par sa grosseur, et aussi protectrice. Elle envie parfois la retenue paisible de Michelle, si radicalement opposée à sa propre agitation quand elle guette l'occasion de prendre la parole. D'autres fois, le visage placide de Michelle la rend triste. Ça tient peut-être à sa famille : son dingue de frère seul à la ferme, à collectionner les armes et croire aux soucoupes volantes et au peuple du centre de la terre, et puis leurs parents morts dans un accident de voiture, alors que Michelle était encore au lycée.

Ian rote dans une sorte de bâillement caverneux.

Andri continue à parler, gribouille sur le papier devant lui des équations, puis un croquis du bâtiment et de la rue, avec des flèches pointant dans plusieurs directions. Sous sa parka froissée, les bords de ses chemises et de ses pulls se chevauchent. Gerry admire son étrangeté, sa peur du froid, ses yeux vairons, le motif aléatoire que forme sa barbe fine et clairsemée. Elle adore son odeur, le parfum des pastilles mentholées qui cliquettent contre ses dents tordues. Un parfum citronné, pas écœurant et artificiel, non, âcre et piquant, une odeur de fruit vert. Son côté bourru lui donne l'air d'un vieillard prisonnier d'un corps plus jeune. Dans son pays, il a fait des études d'ingénieur en électricité, c'est peut-être ça qui l'a rendu si sérieux. Elle observe les étendues de peau lisse au-dessus de sa barbe et de son col, elle aimerait les toucher, savoir quel âge il a vraiment.

Andri a qualifié l'appareil de « gâteau » la première fois que Megan a demandé s'il saurait en fabriquer un. Gerry collectionne des fragments éparses qu'elle colle bout à bout quand on lui demande de quitter la pièce. Deux fois déjà, Ian lui a dit de ne plus venir. Elle les a à l'usure. Elle grimpe par les

fenêtres, surgit de la cave, s'assoit au bord de la véranda, derrière la maison et cogne les marches de ses talons. Elle essaie de se rendre indispensable en s'occupant de Clem.

Andri surprend son regard et sourit. Elle cligne des yeux en fixant la table. Il lui attrape le poignet d'une main chaude et charnue, frôle du pouce le bandage taché.

– Tentative de suicide ?

Elle retire précipitamment son bras, écartelée entre la fierté et la honte qu'on la pense capable, puis incapable, de se tuer. Elle secoue la tête.

– Dommage.

– Andri !

La protestation de Megan embrase les joues de Gerry d'un picotement brûlant.

– Quoi ? Quand j'avais son âge, on passait notre temps à essayer de se foutre en l'air. C'était un geste.

Gerry observe les plis autour des yeux d'Andri. Ian a trois ans de plus qu'elle, Megan et Michelle auront vingt-neuf ans le même mois, mais Andri reste une énigme.

– Quand est-ce que tu avais mon âge ?

Andri fait semblant de prendre une balle en plein cœur et s'effondre sur la table. Tout le monde rit. Gerry sourit, un peu décontenancée par sa blague fortuite.

– Quelle cruauté ! dit Andri en se redressant.

Megan va mettre l'eau à bouillir pour le thé et les médicaments de Clem.

– Et l'itinéraire ?

La chaise de Ian retombe dans un bruit sourd. Gerry sent une pression sur son pied. Le talon de Ian l'écrase et l'immobilise tandis que son regard la défie de cafter.

– Fait, dit-il.

– Tu l’as planifié ? Testé ? Chronométré du début à la fin ?

– Ben ouais.

Il ricane.

Gerry se mord la joue, essaie de contrôler son expression.

– Enfin bon, dit Ian en levant le menton, qu’est-ce qu’on en a à foutre de l’itinéraire si on peut pas entrer dans l’immeuble ?

Il relâche la pression de sa botte. Gerry recroqueville ses doigts de pieds pour échapper à la crampe.

Megan le fixe.

– J’y travaille, dit-elle. J’aurais peut-être quelque chose ce soir.

Ian ne sourit plus.

Andri glousse, comme s’il venait d’y avoir une autre blague. Il est tellement impérial que Gerry voudrait lui presser la main sous la table.

Ian et Megan restent à la cuisine à s’engueuler. La bouilloire siffle ses propres récriminations. Gerry attend sur le canapé, dans l’espoir que Ian partira en claquant la porte et qu’elle pourra parler seule à seule avec Megan. Avec tout ce qu’elle a glané des conversations du groupe, elle n’a pas de mal à s’inclure dans leur projet. Elle a été voir l’immeuble. Depuis le trottoir, elle a observé l’intérieur, au-delà des parois de verre, le hall d’accueil assombri où un poste de sécurité vide faisait masse devant deux rangées d’ascenseurs. Comme il était écrit « Trésor public », elle se demande s’il y a de l’argent sur place.

Dehors, la Chevette d’Andri graillonne. Gerry se passe dans les cheveux un élastique qui lui claque sur les doigts. La douleur lui fait lâcher un juron. Elle s’excuse auprès de Clem en coinçant les mèches rebelles sous sa casquette.

– Ian va te ramener en voiture, dit Megan, appuyée contre le chambranle de la porte, les bras croisés.

– C'est bon, j'ai mon vélo, dit Gerry.

Elle esquive le coup de coude de Ian qui passe à côté d'elle. Megan secoue la tête.

– Il est tard. Tu la raccompagnes jusque chez elle.

Ian ouvre la porte d'entrée d'un geste brusque. Un moustachu se tient là, dans une chemise à motifs cachemire, une caisse de bière sous le bras, la main levée, prêt à frapper. Ian secoue la poignée dans un bruit de ferraille qui agace Gerry. L'air de la nuit pénètre la pièce et se pose, froid, sur sa joue. L'homme sourit tranquillement.

– Fermez cette putain de porte !

La voix de Clem est étonnamment forte.

Megan glousse.

Gerry, hilare, regrette de ne pas s'être retournée à temps pour le voir remuer les lèvres.

Ils s'évitent gauchement dans l'embrasure de la porte. Ian et Gerry sortent en traînant les pieds, l'homme se glisse à l'intérieur.

Sur la pelouse, Ian dribble un ballon de foot invisible.

– C'était qui, à ton avis ?

– Magnum ? dit Gerry.

Les molettes de son antivol se bloquent sous ses doigts.

Ian ricane.

– T'as raison, ça lui ressemblait, hein ? Merde.

Il recule sur le trottoir, tend le cou vers la fenêtre du séjour.

– Attends, dit-il en entrecroisant les doigts. Je vais te faire la courte échelle, dis-moi ce qu'ils font.

Son agitation permet momentanément à Gerry de croire en une justice en ce bas monde.

– Qu'est-ce que ça peut bien te faire ? dit-elle en poussant son vélo vers la rue. Tu as Lark.

– Exact.

Au moment où elle le dépasse, il s'apprête à lui mettre un coup d'épaule, mais elle l'esquive, lui donne un coup de coude et l'atteint sous les côtes, là où ça s'enfonce.

– Putain !

La crispation de la voix de Ian fait plaisir à entendre.

Depuis le trottoir, ils fixent la fenêtre. Le rectangle lumineux ne révèle que le dos cubique de la télé, un plafonnier flou, le haut du mur opposé. Ian se balance sur ses talons.

– C'est quoi ton problème, au fait ? On dirait une chipie de douze ans. T'as fini par avoir tes règles ou quoi ?

– Moi au moins, je suis pas une petite vicelarde du privé qui se la pète. Elle a mon âge, je te signale.

Gerry tire son vélo dont les roues vibrent en basculant du trottoir.

Ian la suit sur la chaussée.

– Les boules pour toi, Gerry la Souris : elle a un an de plus et elle est dix fois plus mûre.

Il tient le bord de la selle, donne une secousse, pourrait à sa guise pousser ou tirer Gerry.

– Depuis la maternelle, je joue les baby-sitters avec toi et c'est pas vraiment payant, si tu vois ce que je veux dire.

– T'as qu'à parler d'elle à Megan, alors.

Il prend un air exagérément outré. Elle a envie de le gifler, de voir le choc se peindre sur son visage.

– Elle débloque complètement, là, notre petite mascotte.

– Va te faire foutre.

La phrase se répète dans sa tête, un filet de voix qui sonne faux. Une vraie gamine, elle doit bien l'admettre.

– Allez.

Le mot s'étire, geignard. Ian tapote la tige de selle, puis désigne sa voiture.

– Et si on s'entretuait demain, plutôt ?

Gerry appuie fort, mais lentement sur les pédales, équilibre son poids, tourne quasiment sur elle-même.

– Je m'arrache.

– Je vais pas te courir après.

– Sans dec'.

Elle part à toute allure, le corps bourdonnant.

Aux abords du parc, les réverbères se font discrets, mais c'est plus rapide de couper. Les graviers fument, cèdent au moelleux de l'herbe, fument de nouveau quand elle récupère le sentier obscur. Le ciel est un bouclier sans lune ; elle pédale à l'aveuglette, le velours épais de la nuit contre son visage et ses bras.

Elle n'a pas peur du noir, se dit-elle. Elle a peur des araignées, de mourir vierge, du nouveau virus, des détonateurs et du plutonium, des navires de guerre dans le golfe Persique. Elle a peur du bruit des avions, de la forme de certains nuages, des masques à gaz, des chauves-souris, des sous-marins, du sifflement électrique qui sera diffusé par les médias en cas d'alerte nationale, des champs qui s'ouvrent pour révéler des silos à missiles. Elle a peur des généraux et des amiraux, et puis des vieux présidents blancs. De revoir son père, de ne jamais le revoir, du syndrome d'irradiation aiguë et de la réincarnation : se désintégrer pour revenir dans un monde dévasté. Elle essaie de ne pas penser à Ian qui rentre tranquillement chez lui, stéréo à fond, ni à la chaude sécurité de sa voiture.

Couvrant le claquement du vent à ses oreilles, un vrombissement s'élève. Elle tente d'identifier le son, cadencé,

bourdonnant comme un nuage de guêpes. Les lumières à l'orée du parc refusent de se rapprocher. Elle accélère. Un claquement, un battement au-dessus de sa tête. Elle ferme les yeux et s'aplatit, poitrine contre le guidon pour éviter un frôlement de plumes, ou pire, celui d'une peau parcheminée. Son cœur bat tout près de sa gorge. Le vrombissement devient plus fort, voilé et mécanique. La proximité d'un rire d'homme la fait sursauter. Elle n'a pas le temps de se retourner : un poids sur son dos, une saisie brutale. Son vélo se dérobe sous elle.

À travers des ténèbres piquées d'étoiles, elle s'imagine faire le saut de l'ange, tendre les mains vers un trapèze qui lui échappe, et tomber. Elle dégringole, cherche du regard un filet en dessous, mais ne voit que le pont dur d'un porte-avions. Des mains comme des crabes sur son corps la réveillent. Des paroles précipitées, *merde, portefeuille, putain de sa race*. Elle fait la morte, couchée là, immobile, les yeux fermés. Muette de soulagement quand les mains se retirent, elle écoute, attend qu'elles s'en aillent.

Le premier coup de pied la secoue tout entière, lui broie l'estomac et lui vide les poumons. La douleur du second lui transperce le dos, inonde ses yeux et arrache ce qui lui restait de souffle. Des voix lui crient de se lever. Elle repousse le sol. Dans l'entrelacs de jambes, elle distingue son vélo, cadre tordu, roues déformées. Elle lève un coude contre la douleur dans sa tête, ramène ses genoux sous sa poitrine. Une main se pose sur sa mâchoire comme pour la réconforter, avant que deux grands coups s'abattent. Une chaussure soulève le bord de sa casquette. Des doigts plongent dans ses cheveux. *Oh putain, c'est une fille*. Bruits de pas, crissements de pneus.

Debout, file, se dit-elle.

Arrivée devant chez elle, Gerry cherche à retrouver une démarche normale ; elle contracte son côté droit, essaye de lever les pieds au lieu de les traîner. Elle fait une espèce de « hum » pour s'éclaircir la gorge et avale une louche de glaires au goût cuivré. Les coudes serrés contre ses côtes endolories, elle tourne la clef dans la serrure et se prépare à une démonstration d'hystérie maternelle.

Une salve de musique symphonique l'accueille dans l'entrée. La chaleur de la maison est à la fois réconfortante et épuisante. Dans le séjour, le dos charpenté de Randy bloque la vue du canapé. De sa mère, elle ne voit que les pieds en collants, croisés sur la table basse ; le reste est caché, blotti contre Randy. Sur l'écran, la caméra balaie des falaises escarpées. Panoramique sur un champ vert. Gerry retient la porte, la laisse glisser doucement dans son cadre.

– Tu rentres tard, dit sa mère en lui faisant un petit signe. Sa main semble sortie du corps de Randy.

– Je sais.

– Randy a apporté son magnétoscope. On a loué un film.

Cette fois, c'est son menton qui pointe de derrière le bras de Randy.

– Viens regarder avec nous.

Gerry reste face au portemanteau, à farfouiller dans les poches de sa veste, certaine que sa mère va se retourner, se pencher pour l'apercevoir. Elle nappe sa voix de sarcasme.

– Merci, mais non merci, là.

Et d'ajouter pour bonne mesure un petit ricanement qui lui enflamme le visage.

Sa mère soupire.

– Comme tu veux.

Gerry s'accroche à une manche qui pend, compte les secondes avant de pouvoir se retourner, jette un coup d'œil par-dessus son épaule.

Sur l'écran, une actrice blonde vêtue d'une pélerine à capuchon traverse en courant une gare pleine de monde ; une musique enfiévrée accompagne ses pas. Le regard de Randy prend Gerry par surprise. Il est interdit, pétrifié d'inquiétude.

Elle essaie de sourire. Son nez saigne. Un haussement d'épaule qui se révèle une vraie torture, puis elle pose un index tremblant devant sa bouche et secoue la tête au ralenti.

– Je vais me coucher, lance-t-elle à sa mère.

Laquelle agite ses doigts en l'air.

– Dors bien.

Des volutes de vapeur envahissent la petite salle de bains à mesure que la baignoire se remplit. Penchée sur le lavabo, qui semble déverser des aiguilles, Gerry se rince la bouche et le nez, et puis l'entaille au-dessus du sourcil. Juste en dessous de son œil droit, une petite poche de sang bordeaux lui fait une pommette de top modèle grotesque. Elle appuie sur la zone enflée et tendue, tressaille de douleur, avale ce qui lui dégouline dans la gorge.

Le miroir s'embue et son visage défiguré disparaît. Elle le ramène en débarbouillant la glace. Ils auraient pu faire pire. Un frisson de panique lui court le long des jambes. Elle tousse, penche la tête, attend que son estomac fiévreux lui lance un coup de poing dans la gorge et que du sang vienne éclabousser le tourbillon de l'eau. Au lieu de quoi, un sanglot éclate dans sa poitrine et la voilà qui chiale dans le lavabo. La nuit s'y déverse.

Un coup frappé à la porte se dissout dans le gargouillement de la baignoire.

– Je prends un bain, crie-t-elle.

– Ouvre, dit la grosse voix rauque de Randy.

Elle se passe de l'eau sur le visage et attrape une serviette. D'un coin, elle cache son nez et sa bouche, et serre le reste contre son corps. Aussi droite que possible, elle ouvre la porte, qu'elle bloque du pied. Elle essaie de voir derrière Randy dont la charpente masque tout.

– Elle est où ?

Il jette un œil par-dessus son épaule.

– Dans la cuisine. Elle fait du pop-corn.

– C'est l'entracte.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu as besoin d'aller à l'hôpital ?

– Je me suis battue.

Elle baisse la serviette pour lui donner un aperçu de son visage.

– Tu dis rien, OK ?

– Gerry...

Randy grogne, s'accoude au chambranle et pose la tête dans la paume de sa main. Un vrai gant de base-ball.

L'effort que fait Gerry pour tenir debout lui donne le vertige. Tandis que ses doigts cherchent un appui, ses yeux clignent comme devant un signal lumineux.

Randy se précipite. Elle sent le gant de base-ball sur son épaule.

– Putain, dit-il.

– C'est vraiment pas la forme, là. Si elle pète un câble, ça va m'achever.

Elle ne l'a jamais regardé d'aussi près. Le visage de Randy la calme, un visage marqué, buriné, mais pas sans rondeur.

– Tu dis rien, OK ? Et... moi, je lui dirai pas que tu t'es fait virer.

Il lui lâche l'épaule et recule.

– Je t'ai vu au magasin de donuts la semaine dernière. Tu regardais les petites annonces.

– Je cherchais une voiture.

– Elle a plaqué des types pour moins que ça.

Elle regarde les narines de Randy se dilater. On dirait un taureau de dessin animé ; elle s'imagine le mener par une longe attachée à un gros anneau dans ses naseaux. Il soupire et tapote la porte.

– Ouais. Bon.

Il a un petit hochement de tête en se tournant vers l'escalier.

– Tâche de pas mourir dans ton sommeil, hein.

Elle referme la porte et traîne les pieds jusqu'à la baignoire. En passant devant le lavabo, elle s'aperçoit dans le brouillard, mutante, méconnaissable.

Le tourne-disque nasille un *The Hurting* éraillé et faiblard. Emmaillotée dans des serviettes, Gerry repose à plat sur son lit, les yeux au plafond. Au-dessus d'elle, le champignon de Trinity, premier essai nucléaire de l'histoire, explose dans un noir et blanc granuleux. Des prémisses de larmes brouillent, puis précisent le poster. Elle tremble avec les buissons d'armoise

du Nouveau-Mexique, contrecoup d'une poussée d'adrénaline à retardement. La piqûre glacée de l'air sur sa peau lui fait remonter les couvertures.

Ils auraient pu la battre à mort, abandonner sur place sa dépouille ensanglantée. Un festival de gyrophares, la berceuse des sirènes, et sa mère par terre, effondrée de chagrin. Le cerveau de Gerry, rompu aux substitutions, attribue à un père de série télévisée le rôle clairement vacant. Un père qui s'enfonce dans la nuit avec un fusil, ou sillonne le quartier une batte de base-ball à la main. Qui pose des pièges pleins de piques et de fil barbelé, organise une battue avec des collègues armés de chaînes et de pieds-de-biche. Qui appelle la police puis paie ce qu'il faut pour faire un tour à l'arrière du fourgon avec une barre en plomb. Un père qui se sent terriblement coupable et qui finit ses jours noyé dans le whisky.

Elle se sèche les yeux avec un coin de drap. Ça l'éclance sous ecchymose. Huit ans ont passé, son père a une maison à Santa Clara, une piscine, une femme, des jumeaux. Ce serait un miracle qu'il se sente terriblement coupable. En échange, elle a Randy, une doublure merdique, un abruti mal dégrossi. Et même lui s'en fiche royalement, prêt qu'il est à lui porter la poisse avec son avertissement pourri : un caillot gélatineux va peut-être lui bloquer la trachée pendant qu'elle rêve, une côte brisée lui transpercer le cœur, son cerveau saigner goutte à goutte dans le calice de son crâne.

Le poster se dissout en infimes particules : l'immense nuage se fracture au-dessus de l'étendue de désert sacrifiée, tandis qu'à des kilomètres de là, des scientifiques déjà hantés par les ombres d'enfants en cendres boivent du champagne pour é mousser leur culpabilité. Gerry glisse un oreiller sous

sa nuque et plie le bras, lentement, pour sentir la brûlure dans sa poitrine. La douleur, maintenant prévisible, la laisse pétrifiée, sonnée. Elle plie de nouveau le bras, s'imaginant que, pendant la nuit, ses muscles vont fusionner par-dessus ses blessures et se durcir, resserrant autour d'elle les mailles d'une armure de chair.

Mourir dans son sommeil serait une bénédiction, une rédemption. Elle sait bien que sa mort est prévue de longue date, l'aboutissement de dizaines d'années d'expérimentations : une belle journée ensoleillée, un missile dans le ciel. À la télévision, une fois, elle a vu une émission sur les phobies où il était dit que les gens qui avaient peur des araignées devaient essayer d'en visualiser, d'imaginer une araignée à l'autre bout de la pièce, une araignée à leurs pieds, sur leurs genoux, sur leur main, et que ces pensées les désensibilisaient, diminuaient leur peur. Alors elle s'entraîne. Au début, c'était une vue de l'espace, les courbes bleues de la planète reculant sur le fond goudronneux de l'univers, la surface du globe incroyablement précise, l'ondoiement des forêts, la balafre des chaînes de montagnes, les océans crêtés de blanc, la croûte des déserts. Jusqu'à ce que des colonnes de feux synchrones s'élèvent en silence. Ensuite, elle s'est imaginé un vieux poste de télé en noir et blanc, les atrocités muettes et les dévastations encagées derrière l'écran de verre bombé. Ces temps-ci, ça commence à un arrêt de bus.

Son cerveau est facétieux. Sensibilisé aux cauchemars et aux perturbations, il lui attribue le corps d'un garçon. Un garçon maigrelet, sans muscles saillants ni barbe drue, une évolution subtile qui la déstabilise, la fait rougir de honte et d'excitation. En dedans, c'est bien elle, mais réduite à l'essence de ses seules forces, épurées de ses courbes et de ses faiblesses.

*

Aucun signe avant-coureur. Une belle journée. Rien à la télé. Pas d'escalade de tensions, pas d'état voyou en crise, pas d'hésitation dans la voix du présentateur de la matinale. Affalé sac à dos sur les genoux à l'ombre d'un abribus en bois, le garçon aux baskets montantes pleines de terre joue avec les franges de sa veste de treillis râpée, hoche la tête au rythme de l'urgence croissante d'*Eclipse* sur son walkman. Son voisin de banc, chemisette et cravate, lit le journal. Près du poteau marquant l'arrêt, une femme en robe légère et sandales à talon porte sa veste en jean en cape sur les épaules. Elle remue les jambes, se frotte les bras contre le froid, des bras d'un blanc poudreux. Les effluves de sa routine matinale, shampoing, laque, parfum, viennent titiller le garçon, l'aident à imaginer son corps nu.

Le refrain des Pink Floyd enfle, puis se dissout dans un dernier accord vocal. Sous le prolongement des notes finales émerge un son étrange. Une vibration grave qui résonne dans la tête du garçon puis semble vouloir jaillir de sous le banc. Il fait glisser les écouteurs de ses oreilles à son cou et les bruits du monde jusqu'ici étouffés se font nets. Des sirènes s'élèvent en spirales vertigineuses.

La circulation continue, les automobilistes tout à leur café, leur mascara, leur petit déjeuner toasté. À l'arrêt de bus, les gens tournent la tête, visages en point d'interrogation, curieux, prêts à rassurer, à dire que ce n'est rien. Une vieille dame ouvre et ferme son sac à main. La femme en robe légère sourit. L'homme à la cravate replie son journal. Ils scrutent le ciel, se regardent, haussent les épaules.

Le garçon se lève et sa vision déraile : un éclat lumineux stroboscopé de mauve, un voile de brume laiteuse, comme s'il y avait eu un court-circuit dans son cerveau. Il ne comprend pas, cligne des yeux, les plisse pour mieux voir. Il s'attend à ce qu'on le dévisage, à ce que les gens se demandent ce qu'il a. Mais personne ne s'occupe de lui. L'homme à la cravate reste bouche bée, la femme en robe légère se cramponne à son blouson, tous deux ont les yeux rivés à l'horizon.

Et puis le choc sonore. Un grondement si puissant et si grave que le garçon ne peut rien concevoir de plus fort, du moins jusqu'à se sentir le souffle coupé et les yeux asséchés par une ligne de basse démesurée qui lui broie la poitrine. Le voilà qui flotte, immergé dans le son comme dans de l'eau.

Un nuage s'élève au sud, un canal de feu, l'horizon soudain minuscule sous la colonne de fumée qui n'en finit pas de grandir. Pétrifié, le garçon essaie d'en évaluer la hauteur en mètres, en immeubles, en kilomètres.

Les voitures ralentissent, puis s'arrêtent. Certains automobilistes sortent de leur véhicule et fixent le ciel, d'autres restent au volant, démunis, ou pressent frénétiquement les touches de leur radio. On lui agrippe le bras. La femme en robe légère crie : « Il faut partir ! » Il veut lui dire que ça ne sert à rien, qu'on ne peut pas échapper à quelque chose comme ça. Elle le tire jusqu'à ce qu'il sente ses jambes obéir.

Ils courent vers le nord, à contre-courant des gens aussi nombreux à fuir dans l'autre sens. La femme jette des regards derrière elle, essaie de trouver par où passer, perd l'équilibre sur ses talons et trébuche. Sa veste s'emmêle dans ses bras. Le garçon attend qu'elle se relève. Le ciel s'assombrit, la température chute. Le garçon observe le nuage qui s'étend

THE AGE

à présent sur des kilomètres et des kilomètres. Il essaye de calculer la surface concernée quand une autre explosion se produit au sud, puis à l'ouest, puis une autre, puis une autre encore.

Le sommeil vient, froid et noir comme un étang la nuit. Gerry frissonne, submergée, la poitrine et les mains endolories par une pression liquide, le visage recouvert d'un enchevêtrement d'algues. Elle fait surface une fois, dans le gris du matin, quand sa mère frappe doucement à la porte et qu'une lame de lumière surgit du couloir. Elle enfouit sa tête sous l'édredon.

– Je dois y aller plus tôt. Quelqu'un a déclenché une alarme au labo.

Trop vaseuse pour répondre, Gerry se recroqueville en elle-même, se voit flotter.

– Je ne veux pas que tu perdes tout ton temps avec Henry. Vacances de Pâques ou pas, tu as des obligations à la maison.

– Éteins, gémit Gerry.

À travers la couverture, elle sent la pièce retrouver sa pénombre. Sa mère soupire dans l'obscurité.

– Tu as entendu ?

Elle se demande à qui parle sa mère.

– Passe une bonne journée. Tu vas me manquer.

La porte rebondit dans son cadre.

Plus tard, Gerry s'éveille au bourdonnement du jour. Son visage est un masque d'épines et d'échardes, le son lointain

d'un marteau lui pilonne le crâne. Elle ne bouge pas, se nettoie le coin de l'œil. L'amorce d'un reniflement prudent lui transperce le nez jusque dans les tempes. Ses yeux s'embuent tandis qu'elle se redresse, le bras plaqué contre ses côtes, tente de brider le rhizome de douleur dans son dos et sa poitrine, veille à ne pas respirer trop profondément. Elle se lève, vérifie qu'elle tient debout et procède en boitant à une lente manœuvre de contournement du lit.

Elle ouvre la fenêtre et laisse le matin lui dégouliner dessus. Des nuages bas s'accrochent à un ciel pissieux. Le marteau recommence, de grands coups à la porte d'entrée qui résonnent dans toute la maison. De l'autre côté de la rue, il y a l'Audi marron de son grand-père.

– Je me prépare ! crie-t-elle.

L'onde de choc des mots lui traverse le visage, la laisse nauséuse.

Dans un bruissement mat de semelles en cuir, Henry recule dans l'allée, révélant le moule gris de ses cheveux, son costume repassé en plis aigus. Mains dans les poches, il lève la tête sans la voir et s'adresse au ciel.

– Je t'attends dans la voiture.

Elle prend son temps dans la salle de bains, tamponne le sang séché avec un gant imbibé d'eau chaude pour découvrir la peau sombre en dessous et se lave les dents, hypnotisée par le dentifrice qui mousse rose. Du bout des doigts, elle applique par petites touches le fond de teint liquide de sa mère sur le plus gros des dégâts, adoucit de beige doré le violet agressif. Elle laisse ses cheveux détachés en guise de camouflage, se passe un coup de brosse, évite soigneusement le cuir chevelu.

La poignée froide résiste sous ses doigts. La voiture exhale une bouffée surchauffée de lotion après rasage, de vieil homme rance et de Radio Classique. Elle veille à regarder vers l'extérieur tout en s'asseyant. Quand elle se tourne vers lui, Henry fronce les sourcils, collision de deux chenilles hirsutes, et les coins de sa bouche retombent vers sa mâchoire. Puis le ciel changeant de son expression se dégage.

– Ferme ta portière.

Il passe une vitesse, impressionnant de nonchalance. Gerry essaie de ne pas sourire, tandis qu'ils démarrent.

– Une tête pareille, normalement, ça s'accompagne de commentaires circonstanciés.

– Je me suis battue.

– Je vais devoir mettre ton père au courant.

Gerry hausse les épaules en pensant à tout ce dont il faudrait mettre son père au courant.

– L'autre fille a pris plus cher.

Sa victoire imaginaire la fait tenir.

– Tu as vu le médecin ?

– Pour quoi faire ?

Henry sourit.

– Ton père avait le goût de la bagarre. Ma première moitié a bien essayé de le lui faire passer à force de le couvrir, tends l'autre joue et tout le tralala, mais l'instinct de se battre, c'est du Cross pur jus.

Gerry baisse sa vitre, rassurée par l'infailibilité de la génétique.

Les maisons défilent comme une pellicule de cinéma. Un peu plus loin, deux silhouettes se découpent sur les marches de la maison de Ian. Un instantané au moment où la voiture passe : Ian et Lark en train de s'embrasser. Les cheveux de

Lark s'étalent au soleil dans toute leur brillance, tandis que ses bras minces enlacent la nuque de Ian.

– Des amis à toi ?

Gerry s'effondre un peu plus dans son siège.

– Tu parles.

Gerry aime assez la salle de rédaction, son chaos routinier, ses sonneries des téléphones, ses bureaux couverts de fausses boiseries, leurs minces pieds métalliques qui menacent de ployer sous le poids des classeurs et des machines à écrire Selectric, l'occasion de faire la toupie dans le fauteuil d'Henry. Des volutes de fumée s'élèvent des cendriers calcinés pour noircir de suie les carreaux du plafond. Près du mur opposé, l'un d'eux s'est ouvert, comme une trappe. C'est là que vont mourir les journalistes. Gerry les voit d'ici escalader une grande échelle en bois pour se glisser à quatre pattes sous le plafond. Elle imagine des tas d'ossements au-dessus de sa tête, tandis qu'elle s'abandonne contre la veste de costume de son grand-père.

Sous une rangée d'horloges murales qui toutes marquent une heure différente, Elaine, la miss météo, trône à son bureau, rouge à lèvres rouge, permanente à reflets roux. Lunettes au bout du nez, elle fait tourner un stylo entre ses doigts tandis qu'une chaussure à talon aiguille rouge lui pend des orteils. Gerry cherche la preuve qu'elle serait lesbienne, comme le prétend Henry. Peut-être le carré osseux de son épaule, la chaîne de ses lunettes, la montre d'homme à son poignet. Aucune preuve tangible.

Le bureau d'Henry quant à lui n'est qu'un seul bloc vacillant de paperasses, dossiers et autres vestiges du mésozoïque. Avec le temps, les couches inférieures se sont sédimentées par

compression. Gerry attrape le coin d'un polycopié rose qui dépasse du milieu et tire délicatement, à l'affût du moindre signe d'avalanche. Le papier libéré, elle lève les bras dans un cri victorieux et muet, porté par son seul souffle, puis dépose la feuille au sommet de la pile, cerise rose et plate.

Henry se trouve à l'autre bout de la pièce, dans le bureau vitré du directeur des news. Le thorax épais des deux hommes, en bras de chemises, leur donne l'air massif. Ils marchent pesamment en long et en large, secouent leurs bras de côté ou au-dessus de leur tête. On dirait des gorilles ou des hommes des cavernes. Chacun à son tour s'arrête pour déboutonner ses manchettes, retrousser ses manches, secouer la tête ; chacun fait durer le silence avant que de répondre. Pendant plusieurs secondes, ils hurlent en même temps, abattant le dessus d'une main contre la paume de l'autre. Gerry ne reconnaît pas son grand-père, rendu anonyme par le désordre de ses traits et sa ressemblance déconcertante avec son chef.

Les deux hommes émergent ensemble du bureau, rouges et suants, comme d'un sauna. Le directeur prend aussitôt à droite dans un virage à quatre-vingt-dix degrés. Henry regagne à grandes enjambées son bureau et y jette une liasse de papiers froissés. Gerry retient son souffle : les pages frémissent, tremblent, puis s'immobilisent dans un équilibre parfait sur le reste de la pile.

Ils se garent en face de l'ancienne maison d'Henry, petit bungalow propre dans un quartier de grandes villas gardées par des portails en fer forgé. Tandis qu'une bruine printanière grésille sur le pare-brise, Gerry parcourt un catalogue de matériel d'espionnage : lunettes noires infrarouges,

cendriers-enregistreurs, visières avec microphones intégrés. À côté d'elle, Henry est rivé à ses jumelles.

– Elles sont pas mal, dit Gerry en montrant une page de chaussures de soirée pour hommes équipées de caméras.

Henry fait la grimace.

– Elles sont surtout hors de prix. C'est de la camelote, tout ça.

Sa désapprobation la prend par surprise. Elle considère bêtement le catalogue. Malgré tout le temps qu'ils ont récemment passé ensemble, Henry reste difficile à satisfaire, imprévisible dans ses goûts comme dans ses opinions. À cause de ses sautes d'humeur, Gerry ne sait jamais quand protester, quand s'incliner. Elle fourre le catalogue sous le siège.

Elle avait toujours su que le présentateur raide et monocorde de la chaîne de télé locale, celle à prix réduits, était le père de son père. Des années durant, elle avait associé le décor bon marché de son JT, une découpe de paysage urbain aux gratte-ciel éclairés, avec la nouvelle vie de son père. C'est dans la chaleur moite et l'ennui des grandes vacances qu'a germé l'idée de prendre contact avec lui. Elle pouvait toujours décrocher et faire passer ça pour une blague téléphonique. Mais la réceptionniste de la chaîne avait transféré son appel, avant même qu'elle ait fini de prononcer le nom d'Henry. Il avait décroché à la deuxième sonnerie, crié « oui ! » dès qu'elle eut expliqué qui elle était, comme s'il n'attendait que ça. L'après-midi même, elle visitait la salle de rédaction, au son du clap clap de ses tongs, Henry la tenant par les épaules et annonçant « ma petite-fille », tandis qu'elle se tordait le cou pour examiner son visage, tentait de gommer les années par dizaines jusqu'à pouvoir imaginer son père.

Henry remue sur son siège.

– Ça fait un moment que tu ne m’as pas parlé de ton groupe.

– C’est pas un groupe, juste trois quatre personnes.

– Comment je peux être sûr que ça n’est pas un genre de Front de libération du Québec ou d’Armée de libération symbionaise ?

Sa taquinerie la fait sourire.

– Je doute que ton père approuverait.

Tant mieux. Gerry se dit que les pères doivent généralement désapprouver les filles qui réfléchissent. Elle est électrisée par l’idée de sa propre photo au journal télévisé, du tournant que son geste modeste marquera dans l’Histoire. Elle imagine l’épouse de substitution le suppliant de rester tandis qu’il court attraper un avion pour Vancouver.

– Et s’il y a une prise d’otage ? Je suis au regret de te dire que tu n’es pas Patty Hearst. La police préférera te descendre plutôt que de négocier ta libération.

Les paroles d’Henry altèrent radicalement son scénario : elle voit des policiers ricaner, leur arme encore chaude à la main, tandis qu’ils remuent du pied son cadavre criblé de balles. Elle frissonne.

– La porte.

Henry jette les jumelles sur la banquette arrière et s’aplatit sur son siège. Gerry plonge. Sur le perron, sanglée dans un imperméable brun clair, la troisième femme d’Henry ouvre son parapluie. Démarche assurée, port de tête impérial, elle rejoint sa Honda Civic et démarre. Henry bataille avec la boîte de vitesses, agrippe le volant et s’élance à sa suite. De grosses gouttes de pluie s’écrasent sur le pare-brise.

Quand ils se sont vus pour la première fois, Henry a dit à Gerry qu’il n’avait qu’une chose à lui offrir : l’appartenance,

mot qu'il a défini à plusieurs reprises comme le sentiment de sa place légitime dans la lignée des Cross. Sa grand-mère Geraldine, la première femme d'Henry, travaillait comme institutrice avant de l'épouser. Menue et rusée, selon ses termes à lui. Une femme dont le passe-temps préféré était de faire les comptes. Fragilisée par la honte de leur divorce, avait-il marmonné en secouant la tête, elle était morte deux ans avant la naissance de Gerry. Gloria, une peintre charpentée et têtue, avait fait office de deuxième Mrs Cross. Henry s'était animé en évoquant sa tendance à se promener en tenue d'Ève et à s'envoyer une vodka au petit déjeuner, et c'est tout juste s'il ne hurlait pas en ajoutant qu'elle était partie aux îles Fidji vivre de sa grosse pension alimentaire. Ensuite, il y avait eu Helen, ultime descendante d'une bonne famille, qui habitait encore ce qui avait été le domicile conjugal. Helen qui se poudre le visage tous les matins et choisit ses vêtements la veille au soir, qui collecte des fonds bénévolement et reverse chaque mois sa pension alimentaire à de bonnes œuvres. Une femme soignée à la posture impeccable que Gerry admire tant bien que mal à travers le pare-brise.

Ils prennent un large virage à gauche dans King Edward Avenue. Gerry agrippe la poignée en plastique au-dessus de la portière, se prépare à encaisser le brimbalement de la voiture. Sa ceinture la serre comme une barre de métal et un crépitement de douleur lui parcourt le dos et les côtes.

– Elle va où, tu crois ?

Les mots s'arrêtent, secs et crispés, sitôt sortis de sa bouche.

D'un geste brusque, Henry lance les essuie-glaces sur un rythme frénétique avant de tripoter le désembueur. Il extirpe un mouchoir fripé de sa poche, dégage un grand arc de cercle

sur le pare-brise. Une voiture klaxonne lorsqu'il change de file sans mettre son clignotant.

– Bosser, ce serait bien. Rejoindre un amant, ce serait mieux.

Il tend le cou pour voir derrière une camionnette. La direction de la voiture suit celle de son regard.

– Henry, tente-t-elle d'intervenir.

Il donne un grand coup de volant.

La circulation ralentit à l'approche d'un feu rouge. Henry essaie de garder ses distances, mais les files de chaque côté sont denses. Ils finissent par s'arrêter juste derrière la Civic, dont le rétroviseur encadre parfaitement les yeux de sa conductrice braqués sur lui.

– Et merde.

La portière de la Civic s'ouvre violemment. Mrs Cross en émerge, parapluie à la main. Malgré l'averse, elle laisse sa portière béante et remonte à grands pas les feux arrière et les pots d'échappement.

– Merde, merde, merde, merde.

Henry pousse le volume de la radio à fond. Une ouverture symphonique assourdissante remplit la voiture.

Le visage de Mrs Cross s'approche de la vitre dégoulinante du côté conducteur, l'argenté de son carré, le poudré de sa peau, le mauve de ses lèvres soudain pris dans une composition abstraite. Elle crie en agitant les bras, dents apparentes entre ses lèvres retroussées. Si Gerry distingue quelques « putain » et quelques « c », tout le reste se noie dans la musique. Henry, la main sur le pommeau de vitesse, regarde droit devant lui.

Le feu passe au vert. Des voitures les doublent, lentement, pour profiter du spectacle. Derrière, le chœur des klaxons s'énerve. Mrs Cross recule et jette des coups d'œil autour d'elle, comme menacée. Gerry est prise d'une irrépissible

envie de la secourir : bondir hors de la voiture, faire le tour, ouvrir la portière arrière et la mettre à l'abri.

C'est alors que Mrs Cross se déchaîne avec son parapluie. Le tenant à deux mains, elle frappe frénétiquement la fenêtre d'Henry où le tissu mouillé adhère à la vitre. Gerry se plaque contre le dossier de son siège. Henry sursaute, comme si c'était lui qui prenait les coups. Un dernier « vlan » asséné d'une seule main, puis Mrs Cross regagne prestement son véhicule et démarre.

Henry se penche pour baisser la musique, frotte ses mains sur le volant. Gerry lutte contre un fou rire nerveux. Elle finit par tousser et chaque secousse lui déchire les entrailles.

Les klaxons se taisent. Devant eux, la circulation se referme comme une fermeture Éclair. Les automobilistes leur jettent des regards furibonds au passage. Henry fait un doigt d'honneur à quelqu'un du côté de Gerry.

- Le tribunal des affaires familiales m'a donné une date. Elle hoche la tête, sa voix revient.
- C'est bien, ça.

Il a souvent parlé du « jour de l'audience », mais elle pensait que c'était une expression, qu'il parlait d'un jugement imaginaire, comme saint Michel aux portes du paradis.

- Mardi prochain. Une semaine jour pour jour. Médiation préalable à l'audience devant le juge Wilson Fennimore.

Henry marque un temps, comme s'il allait lui demander de l'accompagner, mais voilà qu'il se pince l'arrête du nez.

- Cette rumeur dont je t'ai parlé ? D'une coprésentation ? Il ferme les yeux.
- C'est pas une rumeur.

Les pensées de Gerry s'empressent de quitter la salle du tribunal pour celle de la rédaction.

– Donc c'est pas vrai ?

– Si, justement. C'est vrai. Bon sang, ce serait trop te demander d'écouter, pour une fois ?

Elle sourit pour cacher combien ses mots la blessent, mais elle sent sa bouche se tordre. Elle fixe le tableau de bord pour garder les yeux secs.

– Excuse-moi, grommelle-t-il dans la paume de sa main. Je suis un sale con. Excuse-moi.

Elle joue avec l'attache de sa ceinture de sécurité. Le mécanisme s'ouvre et la sangle lui glisse en travers du corps, soulageant l'oppression dans sa poitrine. Elle reste comme ça un moment, à chercher une position confortable, mais l'emprise rassurante de la ceinture lui manque. Elle tire sur la sangle et pousse la boucle jusqu'à ce qu'elle s'enclenche dans un « clic » net. Dehors, la pluie s'est arrêtée. Vers l'ouest, les nuages se dissipent, dévoilant une traînée de ciel bleu. Elle sent Henry qui l'observe, le regard lourd d'excuses. Elle fixe droit devant elle jusqu'à ce qu'il se détourne.

– On dirait bien qu'il va faire beau, finalement. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour être à ta place, filer sur mon vélo, légère et insouciant !

La salive s'accumule sous la langue de Gerry. Elle a mal à la gorge, se sent chaude, fiévreuse, se demande si elle n'a pas pris froid en rentrant à pied.

– Y a plus de vélo.

Henry se frotte les paupières, repose ses mains sur ses genoux, cligne des yeux.

– Depuis quand ?

Elle désigne son visage.

– Je vois, dit-il.

Regard sur le pare-brise, il plisse les yeux, prend une grande inspiration, gonfle ses joues et pousse un long soupir découragé.

– Bon.

Il frappe dans ses mains. Quand il se retourne vers elle, c'est tout sourire.

Le temps que Gerry se gare chez Megan, la surprise causée par la folie d'Henry s'est déposée en goût sucré dans sa bouche. Elle attache le vélo aux escaliers de derrière, admire son cadre argenté. Le blanc vif du ruban du guidon l'empêche de se concentrer sur l'histoire qu'elle est en train d'inventer. Elle monte lentement les marches, s'arrête sur la véranda, écoute ce qu'ils disent quand elle n'est pas là.

– Que ça ne soit pas plus précis.

C'est la voix de Megan, mais seuls les trois autres sont visibles à la table. Ian tourne le dos à la porte. Andri secoue la tête, gribouille tout en parlant.

– Tu veux de la précision ? Fais du tir à l'arc.

– Et si on voyait plus grand, plus fort ?

Megan les rejoint, tire une chaise et s'assied à califourchon.

– On était d'accord pour faire des dégâts, dit Andri en passant sa main sur le dôme du ventre de Michelle. Pas des morts.

Megan se tait et Gerry se demande si elle pense au sans-abri de Clem.

– Tout ce que je dis, puisqu'on a deux semaines, c'est pourquoi pas essayer de l'améliorer ?

Andri hoche la tête.

– D'accord. Y a une marge d'amélioration. Techniquement parlant, il reste onze jours, mais d'accord.

Ian pose ses talons sur le plan de travail au moment où Gerry entre. Il la voit le premier, se redresse sur sa chaise.

– Qu'est-ce qui t'est arrivé, bordel ?

Sa voix est blanche, comme asséchée.

Elle va au frigo, prend une canette de bière.

– Je me suis fait renverser par une voiture.

Elle hausse les épaules, tire sur la languette, aspire la mousse qui dépasse, sent le pétilllement amer sur sa langue.

C'est à peine si Andri lui jette un regard avant de retourner à son griffonnage.

– J'espère que le chauffeur n'a pas déclaré l'accident. Aux *flics*.

Megan se lève et tourne autour de Gerry. Elle lui fait bouger la tête, lui soulève le coude, rassemble ses cheveux pour regarder sa nuque. Gerry sourit, les yeux rivés aux fioritures orange du lino, intimidée par l'examen.

– J'ai pas relevé son numéro de plaque. Il faisait trop sombre. « Bang » et puis hop, il était plus là.

Megan recule.

– C'est arrivé hier soir ?

– Tu as entendu ce que j'ai dit ? demande Andri.

Gerry distille les détails en sirotant sa bière : le halo ambré des réverbères, une berline verte qui tourne à gauche quand elle ne devrait pas, l'embarquée, la collision, le saut périlleux qui n'en finit plus. Pas de flics, promet-elle à Andri. À la fin de son récit, une légère ivresse lui bourdonne derrière les yeux. Silence dans la pièce. Megan attrape le porte-serviettes en bois sur le plan de travail et le balance à la tête de Ian. L'objet rebondit contre son crâne avant de s'écraser par terre ;

les serviettes en papier s'abattent autour comme des oiseaux morts.

– Je t'avais dit de la ramener chez elle !

– Putain ! s'exclame Ian en se touchant la tête.

Gerry retient son souffle. Megan saisit un mug en verre, s'apprête à le lancer.

– Ça suffit.

La sécheresse de Michelle surprend Gerry. Sans lever les yeux de sa feuille, Andri hoche vigoureusement la tête.

– Oui, ça suffit.

Megan lâche le mug dans l'évier. Un bruit sourd, puis on l'entend rouler. Gerry lève le menton pour exhiber ses bleus, mais personne ne fait attention.

– Viens.

Megan désigne la salle de bains d'un mouvement de tête. Gerry ne quitte pas Ian des yeux. Il fait la grimace en se touchant le crâne. L'espace d'un instant, elle retrouve celui qu'elle a connu plus jeune : yeux papillotants, demi-sourire blessé, plaques rouges sur le visage, comme s'il avait pris une gifle ou qu'il allait pleurer.

Avant qu'elle n'ait le temps de se retourner, il la fixe droit dans les yeux et se frotte le nez du majeur dans un va-te-faire-foutre privé.

Dans la salle de bains exigüe couverte de minuscules carreaux roses, Megan la fait asseoir sur le rabat des toilettes. Gerry en tripote la couverture pelucheuse pendant que Megan sort des bouteilles de l'armoire à pharmacie.

– Enlève ton haut.

Gerry triture le bas de son tee-shirt, tortille, détortille. Elle pense aux bonnets tout fins de son soutien-gorge en coton,

rien à voir avec les coques en mousse qu'elle a vues éparpillées dans la chambre de Megan.

– Allez, on est toutes faites pareillement, dit Megan, des boules de ouate plein les mains.

Imaginer comment Megan est faite n'arrange rien. Gerry fait passer son tee-shirt et son soutien-gorge par-dessus sa tête d'un seul coup sec. Ses muscles tremblent de froid, des mèches de cheveux lui chatouillent l'épaule. Elle chiffonne ses vêtements et masque ses petits seins de ses avant-bras.

– Oh putain !

C'est gentiment que Megan dit ça en prenant le coude de Gerry pour le soulever. Elle frôle les taches violettes le long de ses côtes. Sa main est chaude et douce, et Gerry voudrait que la salle de bains soit assez grande pour s'y allonger et fermer les yeux.

Megan commence par le visage. Elle tamponne les plaies d'un liquide âcre qui pique, découpe de toutes petites bandelettes de sparadrap pour bien fermer l'entaille au-dessus du sourcil, laisse glisser son pouce le long de la joue enflée. Gerry tressaille, c'est comme un coup de couteau dans l'œil.

– Il faut vraiment de la glace, là.

Le corps de Megan remue devant Gerry, genoux durs calés entre ses cuisses ouvertes. Le ventre de Megan lui frôle le visage quand elle se penche pour soigner une coupure derrière l'oreille, seins lourds sous les rayures du tee-shirt marin. Gerry s' imagine les toucher, imagine la douceur granuleuse des tétons. Ses seins à elle pendent là, superflus, bombes à eau à demi remplies. Quand Megan se recule, Gerry tend la main pour toucher la rangée de petites boucles d'oreilles qui lui remontent le long du pavillon droit, l'anneau d'argent qui couronne le tout.

– Ça t'a fait mal ?

– Pas vraiment.

Megan applique sur chaque blessure un produit âcre.

Gerry en a les larmes aux yeux.

– Ça pique ?

Gerry ment.

– C'est l'odeur.

Elle regarde autour d'elle pour se changer les idées. De l'autre côté de la baignoire, un rasoir métallique repose contre une bombe de mousse à raser.

– C'est pour tes jambes, le rasoir ?

Megan jette un œil par-dessus son épaule.

– Non, c'est à Clem. C'est plus facile de le raser quand il prend son bain.

Gerry repousse la vision de Clem nu, une vision d'oiseau déplumé, de nid ratatiné. Une tondeuse électrique pendouille de l'anneau porte-serviettes à côté du lavabo. Le cordon remonte jusqu'à l'ampoule au-dessus de l'armoire à pharmacie, Gerry doit tordre le cou pour apercevoir la prise.

– Tu lui coupes aussi les cheveux ?

– Les miens.

Megan s'accroupit devant Gerry et passe les bras derrière elle pour lui masser le bas du dos avec une lotion. Gerry libère une de ses mains, empêtrées dans son tee-shirt, et frotte sa paume contre le crâne rasé de Megan. C'est doux, aussi doux qu'elle l'espérait.

– Tu pourrais peut-être couper les miens, aussi.

– Ça repousse pas du jour au lendemain, dit Megan en reculant.

Elle s'accroche au lavabo pour se relever et pendant qu'elle se lave les mains, Gerry couvre son nez et sa bouche de

ses doigts, respire l'odeur de pomme verte des cheveux de Megan.

– Rasée sur les côtés, ça t'irait bien.

Toutes les filles new wave de l'école sont coiffées comme ça ; elles passent leur temps à ramener leurs cheveux noirs crépés derrière les oreilles pour exhiber leurs tempes rasées.

– Je préférerais tout couper.

Gerry secoue la tête vers l'avant, rassemble ses cheveux pour en examiner les mèches sèches et molles, les entortille autour de son doigt, s'amuse de voir combien elles font fausses, comme une perruque.

– Mais ça te va bien, long. C'est joli.

– J'ai pas envie d'être jolie.

Megan sourit.

– Ça plaira pas aux garçons.

Les seuls garçons que connaît Gerry, ce sont ceux de l'école, qui fourrent des mots dans son casier, des mots anonymes et illisibles sauf pour « nichons » et « chatte », qui lui prennent de force la main dans les couloirs, et dont les pantalons se tendent pendant les cours de danses traditionnelles en EPS. Elle hausse les épaules.

– M'en fous.

Megan soulève la tondeuse du porte-serviettes et l'envoie voler. Elle atterrit, lourde et froide, entre les mains de Gerry. Le bouton pressé, la machine s'anime avec un ronronnement métallique, vibre entre ses doigts, l'engourdit, lui donne des fourmis dans le bras. Retenant son souffle, elle la porte à son front.

– Attends ! crie Megan, le visage étiré d'un grand rire.

Elle secoue la tête, tend la main.

– C'est pas comme ça qu'il faut faire.

Suivant ses instructions, Gerry abandonne son jean en tas par terre et grimpe dans la baignoire vide ; l'émail glacé lui donne la chair de poule. Megan lui brosse les cheveux, puis les lui laisse tenir en boule au-dessus de sa tête.

Au bruit, on dirait un million d'insectes en colère qui grignotent de la paille. Les vibrations se répercutent à travers tout son corps, déclenchent dans son visage de brèves flambées de douleur. Elle ne peut pas s'empêcher de sourire. Megan recule et lui tend un miroir : un ruban sombre et velouté court au-dessus de son oreille droite. Gerry le touche, sent la chaleur de son cuir chevelu. Elle secoue ses cheveux, regarde le ruban disparaître, rend le miroir à Megan.

– Tout.

– Sûre sûre ?

Gerry hoche la tête. La tondeuse poursuit son œuvre et Gerry examine par en dessous le bras de Megan, la peau si fine, si délicate qu'elle laisse entrevoir des volutes de veines. Le corps de Gerry réchauffe la baignoire, elle n'éprouve plus le besoin de se couvrir.

– Qu'est-ce qui te plaît chez Ian ?

– Qu'est-ce qui te plaît chez Andri ?

Gerry baisse la tête pour ne pas rougir.

– C'est pas pareil.

– Il a plus que deux fois ton âge et il va bientôt être papa, mais sans ça, vous feriez un supercouple.

– Arrête.

La tondeuse s'éloigne.

– Tu le trouves pas mignon, Ian ? Même pas un tout petit peu ?

– Beurk.

Gerry ramasse une mèche au fond de la baignoire, se l'enroule serrée autour du doigt, attend la pulsation du sang.

Megan hausse les épaules.

– Il était toujours hyper-gentil avec moi quand il livrait les médicaments de Clem, dit-elle.

– Il s'est fait virer de ce job-là.

– C'est pas sa faute si le pharmacien est parti à la retraite.

– Mr McKenzie ? Qui a pris une balle dans la jambe ?

Gerry secoue la tête avant d'ajouter :

– Ian s'est fait virer bien avant. C'est ça qu'il t'a raconté ?

La tondeuse passe sur sa nuque.

– Il est pas compliqué. Il est gentil. Je sais pas, je me suis sentie proche de lui tout de suite quand on s'est rencontrés, comme s'il était de la famille.

– Comme un frère ?

Gerry essaie de ne pas imaginer Megan en train de faire l'amour avec Ian. Cette pensée, combinée à sa propre nudité, fait naître loin au fond d'elle une chaleur sirupeuse. Elle enserme ses genoux de ses bras.

– Je veux dire, c'est facile d'être avec lui. Il attend rien de moi.

– Mais pourquoi tu sors pas plutôt avec Andri ?

Megan sourit en lui faisant tourner le menton pour attaquer l'autre côté.

– C'est un type bien, Andri, mais il est un peu vieux jeu. Pour lui, une femme, c'est censé obéir. Tu devrais viser plus haut.

Gerry gratte une croûte de sang sur son genou, soulève un bord, regarde la chair à vif en dessous. Elle hésite, elle pourrait mentionner le nom de Lark, l'air de rien, montrer à Megan

qu'elle en sait plus long qu'il n'y paraît. L'envie la démange, puis se calme.

– Tu te souviens de quand on s'est rencontrées, nous ?

– Bien sûr.

Sur le trottoir devant chez Ian, sous la morsure du soleil de la fin août. Megan était grande et charpentée, rien à voir avec les brindilles que Ian choisissait d'habitude. Sa voix n'allait pas se percher dans les aigus. On devinait ses formes sous la robe d'été souple. Gerry avait regardé ses lèvres bouger sans entendre les mots. Au moment de dire au revoir, elle avait pris la main moite de Gerry et l'avait gardée dans la sienne. Derrière elle, délavé de soleil, Ian disparaissait.

– Je t'ai trouvée jolie.

Megan sourit, mais ne dit rien. Gerry rougit, ce silence lui donne chaud.

– Arrête de remuer.

– Qu'est-ce qui s'est passé avec le type d'hier ?

Megan lève les yeux au ciel.

– Chou blanc. Mais bon, il dit qu'il connaît quelqu'un.

– T'as quand même couché avec lui ?

La tondeuse s'interrompt. Gerry ramasse une poignée de cheveux morts, les tripote, attend, puis se retourne pour voir pourquoi Megan s'est arrêtée. Le visage de cette dernière est immobile, tendu, comme si elle cherchait la solution d'un problème mathématique.

– Qu'est-ce qui te fait croire que j'ai couché avec lui ?

Gerry a peur de n'avoir rien compris, de passer pour une cruche.

– C'est pas comme ça que t'essaies d'avoir le code ?

Elle le dit doucement, dans l'espoir que son hésitation désamorçait l'insulte.

La tondeuse repart. Gerry attend que Morgan parle, essaie de se distraire en tressant des mèches déjà tombées.

– Si on avait de l'argent, ça se passerait pas comme ça, finit par dire Megan.

Avant que Gerry puisse hocher la tête pour montrer qu'elle comprend, Megan lui demande de ne pas bouger.

– Bon. Ian t'a pas vraiment écoutée quand tu lui as dit de me raccompagner, hein ?

– Et toi, tu m'as écoutée ?

– Tu vas quand même pas lui laisser faire la dépose ?

– Arrête de gigoter.

– Parce que je pourrais la faire, moi.

Gerry attend. L'écho de la tondeuse part en drone contre les carreaux, une boîte en plexiglas pleine d'insectes.

– C'est moi qui ai repéré et chronométré l'itinéraire. Il était trop défoncé.

Gerry veut donner les détails, comment elle a trouvé le raccourci de Robson Street à Alberni Street, comment Ian a fait des pseudo claquettes dans l'allée et crié « laissez-moi entrer ! » à la porte de service des impôts avant de s'écrouler de rire, mais ça n'a pas l'air d'intéresser Megan. Elle tourne la tête de Gerry et cherche les irrégularités d'une main brusque, impatiente. Elle arrête la tondeuse, se redresse, lui jette une serviette orange.

– Fini.

La serviette à la main, Gerry se sent soudain nue. Elle la serre contre sa poitrine, se relève en époussetant les cheveux qui lui collent dessus, se dépêche de remettre son tee-shirt et son jean. C'est là qu'elle se voit dans le miroir de la salle de bains. Malgré la distorsion des bleus et des bosses, il y a la structure de son visage, l'amande de ses yeux. Il ne lui viendrait pas